Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 18

Artikel: Nos paysans à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180837

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 18. Samedi 30 Avril 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le professeur Chappuis.

On aime à s'élever au-dessus des divergences de croyance ou d'opinion pour honorer la mémoire des hommes qui ont marqué dans le pays par des qualités éminentes. M. le professeur Samuel Chappuis, que la mort vient d'enlever, était de ce nombre, et le *Conteur*, qui s'efforce d'enregistrer tout ce qui intéresse notre patrie vaudoise, lui doit son modeste tribut d'hommages. M. Chappuis enseigna la théologie dans notre académie jusqu'en 1845; depuis cette époque, il devint l'un des professeurs de la faculté libre. Sa science approfondie, l'étendue de ses connaissances, qu'il avait acquises par de fortes études et agrandies jusqu'à sa fin par un travail incessant, ont porté sa réputation au-delà de notre frontière. Mais ce qui caractérisait cet homme distingué, c'était la rare indépendance qu'il apportait dans l'étude des questions religieuses et philosophiques. Dans un temps où il semble que l'on veuille proscrire toute religion révélée, au nom de la libre pensée, M. Chappuis offrit le remarquable exemple d'un libre penseur chrétien. Son profond respect de la vérité l'empêchait de donner dans l'étroitesse des systèmes théologiques; mais il connaissait trop bien la faiblesse de l'esprit humain pour rejeter d'avance tout appui supérieur; il savait surtout se défier de lui-même et remettre sans cesse ses propres idées dans le creuset de l'examen. Il trouva dans cette recherche scrupuleuse une foi solide et éclairée, dépouillée de tout esprit autoritaire.

Non-seulement M. Chappuis aimait la vérité, mais il l'honorait dans la vie pratique par un caractère droit et une humilité vraie. Sous une réserve apparente il cachait un cœur affectueux, un esprit gai et serein. C'était une physionomie toute vaudoise, simple, sans affectation, mais pleine d'une fine bonhomie, qui rendait son commerce agréable non moins que bienfaisant.

Sans rechercher l'éclat des discussions, il savait cependant se montrer quand le devoir l'appelait. Lorsque l'année dernière des attaques hardies vinrent secouer rudement nos tranquilles croyances, M. Chappuis se présenta pour les défendre, quoique sa santé eût besoin déjà de beaucoup de ménagements.

Ceux qui ont entendu ses remarquables conférences n'oublieront pas cette argumentation serrée et puissante et cette largeur de vues à laquelle ses adversaires mêmes durent rendre hommage. Ce n'était point, en effet, des considérations artificiellement groupées autour d'une thèse ou l'affirmation d'une dogmatique étroite et pointilleuse. On reconnaissait à chaque phrase de l'orateur, le penseur qui a longtemps sondé le vaste sujet de la destinée humaine, et qui apporte dans la discussion une conviction éclairée et profonde, résultat sincère d'une vie entière de travail et d'investigation.

D.

Nos paysans à Paris.

Autrefois, lorsqu'un paysan retournait dans son village après avoir visité Paris, ses concitoyens l'admiraient comme un homme qui vient d'accomplir un acte extraordinaire. Cet exploit lui faisait perdre son nom. Ce n'était plus Jacques, fils de Jean, mais un homme revêtu d'une dignité nouvelle; tout paysan qui avait vu la capitale s'appelait « le Parisien. »

Aussi intéressant pour ses proches que s'il eût parcouru l'Inde et la Chine, pays auxquels les villageois ne croyaient pas il y a un quart de siècle, notre voyageur était jusqu'à sa mort le héros de sa bourgade. Chacun subissait, même à la ronde, l'attrait des récits du *Parisien*. On en a vu qui, sans terres, sans bêtes, sans argent, trois conditions mauvaises pour arriver aux honneurs, devenaient municipaux par la seule vertu d'un voyage de huit jours à Paris.

Le dimanche, sur la place de l'église, tandis que les jeunes gens jouaient aux boules, aux veillées durant le long hiver, dans les repas de noce, les discours d'un *Parisien* commençaient au milieu du silence pour finir au bruit des applaudissements. La gloire du voyageur était toujours la même, toujours certaine.

Voici comme invariablement un *Parisien* de village racontait Paris avant la création des chemins de fer :

« C'est une ville cinq cents fois plus large et plus longue que Lausanne; les plus laids magasins y sont du tout au tout plus beaux que la boutique de l'horloger D... n'est belle; il y a des églises dix fois plus grandes que la nôtre et dorées de haut en bas; on rencontre dans les rues, qu'il pleuve ou qu'il neige, autant de monde qu'à la foire de Cossonay. »

Aller à Paris, maintenant, est chose facile; les

trains parfois s'arrêtent au seuil de la porte du paysan. L'homme rare qui s'appelait le *Parisien* a disparu. J'ai connu l'un des derniers ; j'ai assisté à ses luttes. Une voie ferrée coupa son village en deux. Il essaya de persuader à ses admirateurs de la veille que les chemins de fer étaient une invention de Satan ; mais ceux-ci, qui entrevoyaient déjà pour eux-mêmes le bonheur d'un voyage semblable à celui qui l'avait rendu célèbre, étaient calmés, refroidis. Ils le plaisantèrent. Pauvre homme! La vue d'un train de plaisir, dans lequel montèrent douze de ses anciens auditeurs, faillit lui faire perdre la raison.

On pourrait aujourd'hui dépeindre avec trois figures les paysans qui font le voyage de Paris : il y aurait l'important, le naïf ou désappointé, et l'antique bonhomme, toujours soupçonneux, craignant sans cesse d'être berné, et devenu insupportable depuis qu'il lit les *faits divers* dans les petits journaux. Ce bonhomme-là débarque à Paris sans bagages. Sitôt qu'il est monté en omnibus, il observe ses voisins avec attention. Ne craignez pas qu'il descende dans un quartier qu'on lui recommande en route! S'imaginant être signalé à quelque bande de voleurs depuis sa sortie du village, il fait de grands efforts pour échapper à leur poursuite. Résolu de ne point dormir dans son auberge de banlieue, il prend la fièvre le lendemain de son arrivée. Malgré ses doubles poches, sur lesquelles il a toujours la main, il n'ose ni s'arrêter devant les boutiques, ni se perdre dans la foule. Son inquiétude, l'agitation extérieure l'étourdissent, l'empêchent de rien comprendre aux choses qu'il voit confusément.

Le naïf, ou désappointé, arrive dans la capitale plein de feu et d'enthousiasme, les yeux grands ouverts pour admirer. Il a cru tout ce que les plaisants lui ont conté sur Paris; il rêve des magnificences surnaturelles, les splendeurs fantastiques des contes de fée. Le voilà surpris d'abord de voir les rues pavées de la même façon ou couvertes de la même poussière que les grandes routes de son pays. Le palais des rois, bâti en pierres, lui fait hausser les épaules : il eût voulu les Tuileries en or massif ou pour le moins en cuivre doré. Son étonnement devient douloureux au spectacle des colonnes qui ornent les places publiques, et qu'il se représentait crevant le ciel. A chaque curiosité que les Parisiens lui montrent, son désappointement s'accroît; il s'en va de rue en rue, l'œil triste, les jambes découragées, les bras sans vigueur et murmurant : « Quoi! Paris ce n'est que ça? »

Trois mois à l'avance l'important annonce le jour et l'heure de son départ; il se charge de cent commissions, se fait accompagner au chemin de fer. Si quelqu'un des siens s'avise de lui dire, au moment des adieux : « Prends garde de te perdre dans ce Paris si grand ; » il répond avec calme : « On ne se promène que dans une rue à la fois. » Son ambition est de savoir exactement, lorsqu'il rentrera au pays, combien les tours de Notre-Dame ont de marches, combien le Palais-Royal a de magasins d'horlogerie ; il retiendra la longueur des boulevards, la distance des Invalides au Père-Lachaise. Huit jours suffisent à l'important pour connaître le Paris qu'il est venu apprendre ; il quitte la capitale avec fierté, certain qu'il pourrait embarrasser par ses questions un Parisien lui-même.

Nos paysans reviennent en hâte au village; l'ennui, la lassitude les prennent vite, ces adorateurs du clocher. Chacun d'eux trouve dans sa méfiance, dans ses désillusions ou dans son amour-propre des raisonnements pour fuir la capitale. Ils en rapportent tous dans leur tête fatiguée, le merveilleux confus de l'immense ville, et ne laissent en échange aux Parisiens qu'un peu d'argent, le moins possible.

On annonce de tous côtés l'apparition des hannetons. Ces insectes, qui sortent de la terre par légions pour détruire les premiers bourgeons du printemps, nous remettent en mémoire un fait historique :

En 1479, la campagne de Lausanne, et particulièrement celle de Lutry, étant infestée de ces larves qui produisent le hanneton, messire Frickardt, chancelier de Berne,* qui passait pour un habile homme, fut consulté et conseilla d'intenter un procès en bonne et due forme aux insectes pernicieux. On fit trois processions dans toute la paroisse, puis on cita les larves par devant le tribunal et l'official de l'évêque.

Ce qu'il y eut de plus bizarre dans cette affaire, c'est qu'on donna pour défenseur aux insectes un certain avocat du nom de Perrodet, mort quelque temps auparavant, et qui avait la réputation d'un mauvais chicaneur. Il est à croire que les accusés et leur défenseur nommé d'office firent défaut. La cour ecclésiastique passa outre et prononça une sentence dont on a conservé l'original. Les larves furent excommuniées au nom de la Sainte Trinité et sommées de sortir de toutes les terres du diocèse de Lausanne. — L'arrêt est en latin.

Ce fait est consigné dans des ouvrages sérieux, entr'autres dans l'*Histoire de la réformation de la Suisse*, de Ruchat.

On a vu en France des procédures du même genre. Sainte-Foix cite la suivante :

Sentence de l'official de Troyes, du 9 juillet 1516.

« ... Parties ouïes, faisant droit sur la requête des habitants de Villenoce, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours, et à faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées. »

En 1361, le village de Chatillens, situé sur le Jorat, au milieu des bois, et où l'on venait en foule adorer l'image de Saint Pancrace — célèbre par ses miracles — vit une affaire non moins extravagante.

Un porc, qui avait dévoré un enfant au berceau, fut conduit à Lausanne, où le sautier le condamna à mort et le fit pendre au gibet. Il faut croire que ce fut un charcutier qui remplit l'office d'exécuteur.

* Berne n'était pas encore protestante.

Société vaudoise des sciences naturelles.

Séances des 6 et 20 avril 1870.

M. le professeur *L. Dufour* présente un thermomètre à maxima et minima, construit par MM. Hermann et Pfister, de Berne, qui paraît destiné à un grand succès. Il est formé d'une lame bi-métallique, acier et laiton, contournée en spi-